

« Lieux de mémoire religieuse au Fouta-Djalon. »,

communication au colloque CNRS / GDR 118 de Paris 1er -2 février 1996, *Histoire d'Afrique et enjeux de mémoires: lieux et identités*, (colloque organisé par J-P. Chrétien et J-L Triaud) parue dans l'ouvrage *Histoire d'Afrique : les enjeux de mémoire* dir. J-P. Chrétien et J-L Triaud, Paris, Karthala 1999 pp. 67-82.

5

Lieux de mémoire religieuse au Fouta-Djalon

Bernard SALVAING

On se posera ici la question du rôle joué au Fouta-Djalon par des lieux de mémoires et de pratiques commémoratives de prime abord peu visibles, et pourtant présents¹.

Tout en étant conscient du fait que la transposition dans un autre contexte d'une notion « franco-française » ne va pas de soi, je reprendrai par commodité le terme de *lieu de mémoire*. Je me contenterai au départ de préciser qu'il s'agit ici d'une mémoire religieuse. J'espère que les informations données au cours de cette présentation contribueront à mieux en cerner, par la suite, les contours spécifiques au Fouta-Djalon, voire à en discuter la pertinence.

Après avoir défini ces lieux comme « lieux de mémoire historico-religieuse », rattachés avant tout au souvenir de grandes personnalités religieuses, je décrirai leurs principales catégories visibles (les livres, les mosquées, les tombes). Je donnerai ensuite des exemples de transformations actuelles de ces « monuments », sur le sens desquels je m'interrogerai.

1. *Note relative aux transcriptions des noms propres* : j'ai choisi pour les noms de lieux de me conformer à la transcription utilisée sur les cartes et dans la vie courante. De même, pour les personnalités connues, j'ai préféré la transcription d'usage courant à la transcription phonétique. En revanche, j'utilise la transcription phonétique, dite « de la Conférence de Bamako », pour les mots empruntés à la langue peule, ou pour les noms propres dont l'orthographe n'est pas consacrée par l'usage courant en français

Existe-t-il des lieux de mémoire et que sont-ils ?

Un premier constat s'impose : il existe des sites chargés d'histoire, où ont eu lieu des épisodes fondamentaux de l'histoire du Fouta-Djalon, et ces sites occupent une place importante dans la mémoire collective. Il peut s'agir des lieux importants dans le déclenchement et le déroulement du *jihad* du XVIII^e siècle², mais aussi des centres importants dans la vie de l'État, comme la résidence de l'almamy, dans la capitale politique de la Confédération (Timbo), ou la cité de Fougoumba, lieu du couronnement de l'almamy et « capitale religieuse » de la Confédération, etc. ; mais si ces lieux sont clairement identifiables, aucune pratique commémorative n'y est organisée, et très peu de signes matériels s'y rattachent.

Certes, le cadre de résidence de l'almamy à Timbo a été partiellement conservé. Les mosquées de Timbo et Fougoumba sont parmi les seules à avoir gardé, malgré leur rénovation récente, leurs murs primitifs, mais cela ne va guère au-delà... Et cette relative indifférence envers des lieux prestigieux tranche avec la ferveur et les égards dont sont encore entourés, lors de leurs déplacements dans le Fouta-Djalon, les descendants des derniers almamys.

On peut s'essayer à dresser la liste des lieux importants dans la mémoire historique du Fouta-Djalon : les cases occupées par Al-Hadj Umar³ lors de ses séjours dans différents villages sont encore conservées et montrées au visiteur, mais sans aucune pratique de commémoration. On a également conservé à Labé la case de Alfa Yaya⁴, la maison où il gardait ses munitions à l'abri et où il se retirait pour prier : on nous dit qu'il s'y isolait pour demander le succès de ses tentatives guerrières, et y attendait les réponses qui étaient envoyées par Dieu en rêve à ses interrogations, avant de s'engager dans des batailles décisives. Mais cette

-
2. En 1725 ou 1726, neuf *'ulamâ'* peul se rassemblent et proclament le *jihad*. Ils désignent comme leader Ibrâhîma Sambegu, plus connu sous le nom de Karamoko Alfa. Les dirigeants du nouvel État islamique porteront le titre d'almamy (« *al-imâm* »).
 3. Al-Hadj 'Umar Tall (v. 1796-1864). Issu d'un milieu lettré, savant toucouleur (*haal-pulaar*) et leader *tidjani*, né à Halwar dans la vallée du Sénégal. Il entreprit le pèlerinage de La Mecque (1820-1830) et fit un long séjour à Sokoto (1830-1837). Installé aux confins nord du Fouta-Djalon, il lança en 1852 un *jihad* qui devait le mener successivement dans les actuel Sénégal et Mali. Il combattit les Français les Bambara et les Peul du Mâsina, jetant les bases d'une hégémonie militaire se réclamant de l'islam.
 4. Almamy arrêté par les Français en 1911.

maison, qui se trouve actuellement à l'ouest de la mosquée de Labé, n'est guère entretenue⁵.

Un autre « lieu » célèbre est l'oranger de Bhuriya. Il se trouve auprès de la tombe de Alfa (ou Thierno) Mamadou Samba Bhuriya, qui a participé aux guerres d'islamisation du Fouta-Djalon. Ce « magnifique oranger, planté devant la mosquée serait le père de tous les orangers du Fouta » et « Thierno Samba fut le maître d'école de grand Karamoko Alfa »⁶. On nous dit que les femmes qui ne parviennent pas à avoir des enfants voient leurs vœux exaucés lorsqu'elles mangent une de ses oranges. Mais il est à remarquer qu'on ne cherche pas aujourd'hui à recueillir ses graines⁷.

On pourrait ajouter, enfin et surtout, les tombes des personnalités religieuses, comme celle de Alfa Ibrahîma, père de Alfa Yaya de Labé, dont les alentours sont chaque jour balayés pour signifier le respect que l'on a pour ce lieu.

Nous avons donc un certain nombre de sites, importants dans la conscience des habitants de la Moyenne Guinée, mais relativement indépendants des signes matériels constitués par des monuments, tels que ceux édifiés, de manière beaucoup plus ostentatoire, par d'autres sociétés. Pourtant, le Fouta-Djalon est encore aujourd'hui une entité forte, que son intégration depuis déjà un siècle à la Guinée n'empêche pas de garder conscience de son identité. Celle-ci s'appuie largement sur son histoire et son passé, omniprésents dans la mémoire, auxquels par exemple les chanteurs populaires se réfèrent largement, au point de continuer de composer sur des thèmes historiques anciens, comme l'attestent les nombreuses cassettes que l'on vend sur les marchés à la gloire de Alfa Yaya, et autres guerriers du passé.

Comment donc se matérialise aujourd'hui cette mémoire historique ? Deux débuts de réponse peuvent être donnés :

1. L'histoire ne se définit — tout au moins dans la conception « officielle », celle des élites, que comme l'histoire de l'islamisation. Cela pourrait déjà suffire à expliquer le refus des images et représentations matérielles diverses et permet de comprendre que la mémoire historique est avant tout mémoire religieuse.
2. Dans cette mémoire religieuse, une place centrale est occupée par les Saints (les *walyî*), qui en jalonnent l'histoire, et forment comme une

5. Témoignages de Al Hadj Mamadou Balde de Companya et de El Hadj Sheikou Pellal Diallo, descendant de Karamoko Alfa mo Labé (Labé-août 1994).

6. Marty P., *L'Islam en Guinée*, Paris 1921, p. 265.

7. Entretien avec Ibrahima Kaba Bah (Labé-août 1994).

chaîne ininterrompue qui rattache le présent à la gloire des fondateurs, et aussi, indirectement, à la sainteté des premiers âges de l'islam. L'important est d'abord la personne des Saints et la *baraka* qui s'y rattache. C'est elle qui explique la vénération ressentie encore aujourd'hui pour les *dude*, les villages riches d'une tradition culturelle pluri-séculaire, où l'on continue de se rendre aujourd'hui pour demander des bénédictions aux héritiers actuels de cette tradition, qui sont souvent descendants du *walyî* qui a marqué de sa sainteté le lieu. Mais, en même temps, il serait abusif de parler ici de « culte des saints ». Tout au plus les membres de la famille du *walyî*, ceux qui s'y rattachent par une parenté lointaine ou par une filiation spirituelle viennent-ils faire une prière sur sa tombe, qui n'est même pas délimitée matériellement.

L'étude des lieux de mémoire religieuse pourra donc s'appuyer sur celle de la topographie des villages empreints d'une forte tradition religieuse, dont certains sont saints au point que la totalité du centre du village, matérialisée en général par un sol de graviers, ne peut être parcourue que pieds nus, comme si ces villages constituaient une immense mosquée. Mais on pourra dans chacun de ces villages saints individualiser plusieurs lieux particulièrement saints et chargés d'histoire : les mosquées et leur périmètre, les tombes des saints, les livres religieux.

Les différents « lieux de mémoire » religieuse

Les lieux de mémoire ne se limitent pas aux sites. Nous voudrions ici faire un inventaire de ces « lieux », au sens le plus extensif et le plus significatif de ce terme.

Un premier lieu de mémoire : les écrits

Un premier lieu de mémoire me paraît constitué par les livres et manuscrits religieux. Et d'abord par le Livre par excellence, le Coran. Certains exemplaires très anciens de Corans sont conservés et montrés avec fierté. On apporte parfois au visiteur occidental des Corans qui ont été l'objet d'une traduction juxtalinéaire en peul⁸.

8. Rappelons ici l'ampleur de la controverse au siècle dernier sur l'opportunité de mettre sur le papier ou non la traduction des livres religieux en peul.

Un épisode de l'histoire de Labé et de Companya confirme ce rôle du Livre dans la mémoire historique et religieuse du Fouta-Djalon.

Un jour, Karamoko Alfa est venu chez nous ici pour rendre une visite de courtoisie à nos ancêtres. Alors, comme Companya n'est pas un village qu'il a conquis, et qu'il l'a trouvé déjà dans la voie de l'islam, et habité par des frères musulmans nos ancêtres, et comme à l'époque on ne savait pas que, pour organiser une réception officielle en l'honneur d'une personnalité, il faut pavoiser, arborer des drapeaux, ce sont des feuilles de Coran qu'ils ont suspendu aux clôtures, en signe de leur joie de recevoir le chef du Labé qui venait rendre une visite de courtoisie à nos parents. Sur toute la route, de chaque côté du chemin, il y avait des feuilles coraniques accrochées aux clôtures, aux arbustes — car nous faisons nos clôtures avec du bois. Quant à nous ici, ce que nous cherchons, c'est la religion, et pour ce que nous étudions, nous sommes curieux de savoir, nous sommes avides de culture.

L'an dernier, lors que nous avons organisé la cérémonie dont je vous ai déjà parlé, je me suis rappelé la réception que nos ancêtres avaient organisée en l'honneur de Karamoko Alfa avec les feuilles du Coran. Aussi ai-je pris un volume du Coran que j'ai offert à notre préfet de Labé qui était l'invité d'honneur ; je lui ai dit que ce geste était en souvenir de la réception que nos ancêtres avaient organisée aussi, en leur temps, avec des feuilles du Coran, en l'honneur du fondateur de Labé ... La réception avait eu lieu au temps de Karamoko Alfa, il y a plus de deux à trois siècles de cela, mais je me suis souvenu ce jour là de ce geste symbolique et je l'ai imité. Celui qui ne respecte pas son village, qui ne respecte pas son pays, est dans l'erreur⁹.

Les livres, en général, sont l'objet d'un grand respect, et en particulier ceux datant des époques reculées (les plus anciens manuscrits venus du Fouta-Toro par exemple), ou ceux écrits de la main des Saints. Ainsi al-Hadj Muhamadou Balde de Companya nous explique comment il a envoyé récemment, pour une exposition à Conakry, les œuvres de l'un de ses ancêtres de Companya, Thierno Zakariya¹⁰.

On pourrait aussi faire allusion au prestige des bibliothèques, inégalement ouvertes au public, et souvent objet d'un « filtrage », comme celle de Séfouré (région de Dalaba), dont tout le monde parle, mais dont bien peu de personnes savent la localisation exacte, le chemin qui y mène étant lui-même mystérieux et ne pouvant être révélé qu'à des

9. Témoignage de Al Hadj Mamadou Balde de Companya (août 1994).

10. Témoignage de Al Hadj Muhamadou Balde de Companya (août 1994).

initiés. Faudra-t-il remarquer ici que le caractère fermé de ces lieux réservés seulement à ceux qui en sont dignes s'oppose avec la notion « occidentale » de « lieu de mémoire » accessible à tous ?

Enfin, les *tarikhs*¹¹, — *tarikhs* de l'ensemble du Fouta comme celui écrit par Thierno Aliyou Bouba Ndian, ou *tarikhs* villageois et familiaux — sont un dernier lieu de la mémoire historique : mémoire qui se construit et s'enrichit de nouveaux textes. On voit ainsi circuler (sous forme imprimée, mais aussi sous forme de cassettes) des synthèses historiques rédigées dans une double version peule et française par des érudits guinéens actuels (ce sont souvent des enseignants, des cadres de l'administration, mais qui sont en général issus de familles de lettrés en arabe) ; bien plus, des ouvrages européens anciens, comme *L'islam en Guinée* de Paul Marty¹², sont parfois présentés dans les villages en même temps que les *tarikhs*, et semblent quasiment être les *tarikhs* villageois commencent souvent par le récit de fondation du village, et bientôt de la mosquée. Auparavant, nous est-il dit, « le pays était tout noir », peuplé de païens, couvert de forêts. Chaque lieu se caractérise par l'époque attribuée à la fondation de la mosquée, dont les dates sont classées par ordre d'ancienneté, variable suivant les lieux. Même lorsque cette date — souvent manifestement trop ancienne, et remontée dans le temps par souci de légitimité — apparaît vraisemblable, il ne s'agit pas, en fait, de la date du bâtiment (qui a pu être plusieurs fois reconstruit ou même déplacé), mais de celle de construction de la première mosquée, ou de la mosquée du vendredi.

Plus donc que le bâtiment matériel lui-même, l'important apparaît l'emplacement, souvent indiqué au *walyi* fondateur par une vision — et qui d'ailleurs peut souvent être déjà situé sur un lieu de culte ancien anté-islamique (colline, bois, termitière...). La mosquée se trouve en général dans un enclos contenant d'autres édifices : tombes de saints, lieu de rassemblement, école, lieu où se pratique le *jaroo*¹³.

Ce qui se passe depuis quelques années, au moment de la destruction des mosquées anciennes reconstruites en dur, apparaît significatif de l'importance, mais aussi des limites, de ces édifices. Dans de nombreux sites, les mosquées anciennes les plus prestigieuses ont été rasées et reconstruites en dur : ainsi à Labé, Dalen, Mombeya. Les raisons attri-

-
11. Ce terme, souvent repris dans les langues des sociétés africaines islamisées, s'applique aux textes historiques.
 12. Marty P., *L'islam en Guinée : Fouta-Diallon*, Paris, Leroux, 1921, 588 p.
 13. Chants religieux entonnés durant toute la nuit précédant le vendredi. Cette pratique, héritée des adeptes de la confrérie shazili, a été reprise aujourd'hui dans certaines communautés tidjani.

buées à cette transformations sont de deux ordres : d'une part, on trouve l'entretien d'un toit en paille beaucoup trop contraignant et coûteux aujourd'hui ; d'autre part, la construction en dur apparaît plus noble, et mieux attester l'importance croissante de l'islam dans la vie sociale aujourd'hui. Les inaugurations de nouvelles mosquées deviennent des cérémonies qui rythment la vie islamique locale, des occasions de rassemblement des principales notabilités religieuses de la région.

La mosquée est reconstruite à l'emplacement même de l'ancienne : par commodité sans-doute, dans le lieu consacré par l'usage, et parce qu'il peut être difficile de trouver d'autres emplacements disponibles dans un village occupé depuis longtemps, mais aussi parce qu'on considère comme particulièrement sacré le lieu indiqué au saint fondateur par une vision, celui où a prié le *waly* fondateur, et où se trouvent les tombes des saints : ce dernier argument est le plus souvent avancé pour expliquer, avec la difficulté de l'entretien, l'impossibilité de conserver, à côté de la mosquée en dur, l'ancien bâtiment, quels que soient les souvenirs historiques qui s'y rattachent.

Il y a cependant quelques exceptions ou aménagements à cette substitution pure et simple du bâtiment nouveau en dur à l'ancien en terre. Ainsi, à Dinguiraye, Sékou Touré avait voulu faire construire une mosquée en dur à la place de celle de Al-Hadj Umar. Les Toucouleurs ont d'abord refusé de démolir la mosquée de Dinguiraye construite par Al-Hadj Umar dans ce qui fut sa première capitale. Ce monument avait pour le descendant d'Al-Hadj Umar vivant à Dinguiraye un sens important, et des Toucouleurs venus de loin le visitaient — mais pas les autres Tidjani du Fouta-Djalou, notons le. C'est à la suite de ce refus que, après le changement de régime, une nouvelle mosquée a été édifiée non loin de l'ancienne, et a été conservée ici pendant quelques années comme un véritable monument historique, à l'initiative des Toucouleurs et des descendants de Al-Hadj Umar, et donc indépendamment de ce qui aurait pu être la volonté d'un État moderne contemporain de sauvegarder son patrimoine culturel.

Mais, aux dernières nouvelles (1996), la pression a été trop forte. Après la mort récente du vieux descendant d'Al-Hadj Umar qui s'était opposé le plus fermement à la destruction de la mosquée historique, le bâtiment vient d'être démolé. C'est, m'a-t-on dit, qu'il est impossible de faire coexister deux mosquées du vendredi en exercice, et une mosquée

qui n'est pas utilisée pour la prière du vendredi n'a aucune signification¹⁴.

Dans d'autres cas, il y a eu une volonté de conciliation entre des exigences contradictoires : les mosquées historiques de Timbo (capitale politique du Fouta) et de Fougoumba (capitale « religieuse ») n'ont été que partiellement rénovées. Le toit de chaume a été remplacé par un toit de tôle, mais les murs anciens en terre ont été conservés. Il y a donc eu, dans le cas de ces quelques bâtiments particulièrement prestigieux, un débat qui attesterait de la prise de conscience de la valeur non plus seulement morale et religieuse attachée au lieu et émanant de la *baraka* du fondateur, mais aussi de celle attribuée à la matérialité même du bâtiment. On ne peut que remarquer qu'en dernier lieu c'est cependant la première conception qui prévaut.

De plus, et sauf exception comme peut-être celle de Dinguiraye, l'explication des hésitations à détruire une mosquée prestigieuse ne réside sans doute pas dans une conscience de type « occidental » et moderne de l'importance patrimoniale du monument. Celui-ci a avant tout une importance fonctionnelle, et devient un objet « mort » une fois désaffecté, son caractère esthétique ne semblant guère pris en considération ; d'ailleurs les imam-s et la population du Fouta-Djalon considèrent que les nouvelles mosquées en dur sont effectivement plus belles que les anciennes.

Les résistances à la destruction d'une mosquée ancienne viennent donc plus des « charismes » attachés au lieu qu'au bâtiment. On peut en voir un exemple dans les débats qui ont eu lieu au moment de la rénovation de la mosquée de Touba (Guinée). Dans cette cité — de tradition diakankhe il est vrai : et cette culture apparaît davantage attachée que la peule aux objets de mémoire, et en particulier aux tombes — un grand débat a eu lieu entre partisans et adversaires de la destruction de la mosquée historique de Karamoko Ba¹⁵. Les partisans du modernisme ont eu finalement le dessus. Mais on nous dit que, lors de la démolition du bâtiment ancien, des morceaux entiers de l'édifice ont été incorporés aux murs des maisons du village pour sauvegarder des murs imprégnés de talismans, de « nasi »¹⁶. Leur terre avait été, en

14. Témoignage de Al Hadj Muhamadou Balde de Companya (août 1996).

15. Figure fondatrice du centre religieux de Touba (Guinée), Karamoko Ba est né vers 1730 (selon Marty). Originaire du Bundu, il fit de longues études, notamment à Djenné et au Fouta-Djalon. Il fonda Touba vers 1815 et mourut vers 1829. Il est représentatif de la tradition pacifiste qui caractérise les hommes de religion diakhanke.

16. Du mot arabe *nass* : texte (sacré).

effet, pétrie avec l'eau ayant lavé les textes et planchettes invoquant le nom de Dieu, écrits de la main même de Karamoko Ba. Auprès de la mosquée et des tombes des saints ont été conservés le lieu d'étude et la case de Karamoko Ba, dans un village qui pourrait être considéré comme entièrement dédié à la mémoire de ses grands saints, et dont la richesse actuelle tient largement au rayonnement religieux attribué aux pouvoirs de ceux-ci.

Les tombeaux des saints

Ils ont une importance certaine, sans être, comme dans la tradition saharienne, l'objet de pèlerinages ou de célébrations développées et institutionnalisées. Certes, ces tombes sont souvent situées dans l'enceinte sacrée, particulièrement sainte, d'une mosquée historique. On va s'y recueillir le lendemain de la fête de *Jombente*, fête du Nouvel An islamique, en signe du grand respect que l'on a pour les morts. On peut aussi, en voyage, se recueillir sur la tombe d'un saint, qu'il soit votre ancêtre, ou que l'on s'y rattache par une filiation spirituelle.

Ainsi Al Hadj Companya fait-il, en même temps que celle des grands *walyî* du Fouta, la liste de leurs tombes, qu'il considère comme des lieux particulièrement vénérés. Il explique par exemple, à propos de la tombe de tel *walyî* de Timbo, que celle-ci est l'objet de fréquents pèlerinages, et qu'on y demande des bénédictions. Lui-même, lorsqu'il voyage, va se recueillir sur les tombes des grands saints du Fouta. Mais on peut se demander si cette tradition de « pèlerinage » n'est pas essentiellement le fait de pieux personnages dont l'islam est particulièrement conscient. Ainsi, à Labé, à l'intérieur du mausolée récemment construit en la mémoire de Thierno Aliyou Bouba Ndian ; « il y a des nattes sur lesquelles les érudits s'assoient régulièrement pour lire le Coran ». Ces mêmes érudits rappellent les miracles qui s'attachent à la tombe de tel ou tel saint : ainsi, il y a bien longtemps, à Timbo « les gens ont voulu un jour déterrer l'almamy Thierno Ibrahîma. Les mugissements de la montagne voisine les en ont empêchés »¹⁷. D'autres disent que, lors de l'exhumation du saint, l'un de ses doigts a saigné.

Il faut cependant relativiser l'importance attribuée à ces tombes : le cimetière musulman reste, normalement, extrêmement simple. Il est situé, en général, à l'extérieur du village, et ressemble de loin à un bois où l'emplacement des tombes n'est guère matérialisé. A propos de la

17. Témoignage de Al Hadj Muhamadou Balde de Companya (août 1994).

nouvelle tombe de Karamoko Alfa de Labé, récemment aménagée en mausolée, on nous signale qu'elle a été récemment aménagée, « bien qu'il soit interdit par la loi de l'islam de rendre une tombe belle ». La même personnalité, El Hadj Companya, nous rappelle d'ailleurs que, dans les temps anciens, on construisait souvent de fausses tombes pour tromper ceux qui avaient l'intention de déterrer ces érudits pour telle ou telle raison.

Ainsi, nous dit-il, Tierno Mamadou Saydou Balora Companya a sa tombe à Labé, mais on ne connaît pas exactement son emplacement, car il semble qu'on l'avait cachée. Elle se trouverait près de l'actuel marché de Labé, mais sans qu'il y ait de signe permettant de la reconnaître.

La rumeur publique ne dit-elle pas d'ailleurs que la tombe de Sékou Touré est en fait un cénotaphe ?

On sait qu'à Labé les tombes aujourd'hui célèbres de Karamoko Alfa mo Labé et celles de l'almamy Sori Mawđo Ibrâhîm de Timbo ont été longtemps négligées, et qu'elles se trouvaient dans un lieu transformé en taillis, et n'étaient plus guère localisables, il y a encore une vingtaine d'années.

Le travail actuel sur les lieux de mémoire

Mais, précisément, la notion de lieu de mémoire historico-religieuse, telle qu'elle a été ici explicitée, n'est-elle pas en train de se transformer aujourd'hui au Fouta-Djalou, sous l'influence de facteurs largement extérieurs, et par suite du besoin croissant de ses habitants de conserver des témoins de leur propre culture, face aux bouleversements engendrés par l'ouverture résultant du changement de régime politique ?

L'exemple de Labé

Un exemple spectaculaire de ces évolutions est fourni par les aménagements récents du cimetière des hommes illustres de Labé — capitale du *diwal* (ou province) du même nom, qui était une des provinces les plus importantes de l'ancien Fouta-Djalou « théocratique ». Ce cimetière est situé près de la mosquée centrale de la ville.

A sa mort, l'introducteur de l'islam et fondateur du *dirwal* du Labé, Karamoko Alfa mo Labé, avait été enterré dans sa propre concession. La traduction rapporte que Karamoko Sory (l'almamy de Timbo), venu au moment de la mort du fils de Karamoko Alfa pour présenter ses condoléances, est mort durant son séjour à Labé. Un des fils de Karamoko Alfa est alors parti à Timbo présenter ses condoléances, et il y est également mort. Les deux familles régnaient et procédèrent à des échanges de linceuls, symbolisant les liens entre Timbo et Labé. Les tombes de ces personnalités décédées à Labé, et celles des successeurs illustres de Karamoko Alfa (famille des Khalduyanke), se trouvent dans une concession voisine de la mosquée. On y trouve également les tombes de personnalités illustres comme al-Hadj Mamadou Wouri Lariya, qui présida la prière pendant quarante ans à Labé, Alfa Yaya Diallo, dernier chef de canton mort en 1957, ou le grand écrivain et walî Thierno Aliyou Bouba Ndian.

Ce cimetière avait été délaissé au point de s'être transformé en un bosquet où se cachaient même les voleurs, nous dit-on. Il y a une vingtaine d'années, la famille des descendants de Karamoko Alfa a voulu défricher ce bosquet et se cotiser pour clôturer et aménager le lieu. Pour retrouver l'emplacement exact des tombes, on a dû faire appel aux connaissances de Thierno Yaya Pellal, ancien collaborateur et secrétaire de Alfa Yaya, alors très âgé (115 ans ?), qui était seul à Labé à le connaître encore. Les membres du Bureau fédéral du PDG (l'ancien parti unique de Guinée) se sont inquiétés de cette initiative et ont refusé. Mais l'affaire est parvenue aux oreilles de Sékou Touré, qui, informé par ses rapports de police, a décidé d'autoriser cette entreprise et même de l'encourager. N'avait-il pas lui-même fait construire des monuments à la mémoire de Samori et d'Alfa Yaya — souverain du Labé, héros de la lutte contre les Français — dont les restes ont été transférés à Conakry ? Il donna donc cinq tonnes de ciment pour construire l'enclos du cimetière, et fit venir un technicien de Yougoslavie pour construire le mausolée à la mémoire d'Alfa Yaya. Il y a quelques années également a été construit le mausolée déjà cité à la mémoire du grand walî Thierno Aliyou Bouba Ndian (né vers 1850). Et il y a sept ou huit ans, on a construit une tombe pour l'almamy Sori Mawdo Ibrahim de Timbo. Il est prévu de faire de même à Timbo¹⁸.

18. L'essentiel de ces informations sur le cimetière de Labé centre proviennent de El Hadj Sheikou Pellal Diallo, descendant de Karamoko Alfa mo Labé (août 1994).

Ce mouvement montre donc qu'aujourd'hui on construit des tombes sur des modèles extérieurs et dans des espaces qui vont être l'objet d'une appropriation.

Les initiatives d'al Hadj Companya

Un deuxième exemple d'initiatives est fourni par l'action de El-Hadj Companya, imam du village du même nom, à une dizaine de kilomètres de Labé, et personnalité religieuse importante, âgé de 75 ans (1996). Lui-même ne manque pas de se recueillir sur les tombes des grands walî lorsque ses déplacements où ses fonctions de coordinateur islamique dans le Labé le conduisent dans des lieux illustres par leurs saints. Il multiplie les initiatives dans le sens de la préservation de la mémoire religieuse du Fouta-Djalon : ainsi, nous dit-il, la dernière fois qu'il s'est rendu à Masi, « il a demandé aux habitants de s'occuper sérieusement de la tombe de Shaykh Moawiyatou, de l'entretenir, et de dégager tout ce qui pouvait obstruer le passage emprunté pour s'y rendre ».

Il est vrai que son village de Companya est, à lui seul, un lieu chargé d'histoire et de miracles ; son imam habite la concession où a vécu un *walyî*, Moodi Sori, et il a conscience que « Dieu l'a installé à l'endroit où vivait cet homme ». Il apparaît que, dans son environnement immédiat, de nombreux lieux sont chargés de souvenirs, qui contribuent au prestige et à la sainteté du village.

On est frappé du fait qu'El-Hadj Companya (qui, par ailleurs, a joué un rôle actif dans le remplacement des mosquées anciennes par des mosquées en dur), s'attache par diverses cérémonies ou divers gestes à commémorer le passé. Ses tentatives doivent être rapprochées de ses positions sur les liens entre le passé et l'avenir. Il a conscience, peut-être plus que d'autres héritiers de l'ancienne tradition du savoir, de la double nécessité de sauvegarder la culture ancienne et, en même temps, de l'adapter au monde moderne. Il a par exemple fondé une école franco-arabe dans son village. On a déjà vu comment avait été commémorée, lors de la dernière visite du préfet de Labé, l'ancienne visite de Karamoko Alfa mo Labé à Companya.

Ce souci de commémoration du passé s'accompagne d'un désir de renforcer l'unité de sa famille et son prestige. On rapprochera ainsi cela de ce qui a été dit précédemment à propos de la construction du mausolée à la mémoire de Thierno Aliyou Bouba Ndian. Ce dernier est l'ancêtre prestigieux auquel se rattache la famille de personnalités aujourd'hui illustres sur le plan religieux à Labé — et avec laquelle la famille de El Hadj Comanya est liée par le mariage et par des souvenirs

communs —, famille représentée actuellement par deux personnalités appartenant à la même génération qu'El-Hadj Companya : le grand poète El-Hadj Thierno Abderrahmane Ba et son frère El-Hadj Thierno Habib Ba, imam de Labé.

La cérémonie autour du tabouret de l'ancêtre

El Hadj Companya raconte en ces termes une première cérémonie commémorative organisée récemment :

En 1993, nous avons lancé un appel à tous ceux qui viennent de Companya pour organiser une cérémonie destinée à nous faire mieux connaître les uns les autres. Nous nous sommes tous rassemblés ici — même ceux qui viennent du Fitaba —, tous ceux qui portent le nom de Ba, dont les parents originaires de Companya, étaient présents. Nous savions que notre ancêtre, du nom de Awa Leeri, avait conservé le tabouret sur lequel les jeunes filles devaient s'asseoir pour être mariées. Les habitants du village de Falo Salo Tunni ont envoyé ce tabouret séculaire, car nous leur avons demandé de nous envoyer ce tabouret qui a plus de trois cents ans d'existence. Ils nous ont envoyé ce tabouret et l'ensemble de la cérémonie a été télévisé. Même ce tabouret a été télévisé. C'est le moment où chacun doit chercher ses origines, tellement ces relations sont importantes. Depuis 1972, j'ai pris la décision suivante : nous avons décidé d'envoyer à chaque fête de Tabaski la viande des animaux sacrifiés à nos parents qui ont quitté le village. C'est pour pouvoir donner plus d'intimité à notre famille.

Les différents lieux habités avant Companya, dont la tradition familiale a gardé le souvenir, ont été l'objet d'aménagements récents.

Ainsi le village de Diawoya, à quelques kilomètres de Companya, avait d'abord été fondé par les ancêtres de la famille de El-Hadj Mamadou Ba de Companya. Le site de cet ancien village est aujourd'hui matérialisé par une sobre pancarte accrochée à un piquet ; la tombe de l'ancêtre Hawa Leeri a été construite, formée d'un rectangle de petits murets en ciment d'une trentaine de centimètres de haut.

Puis le village a été quitté et les ancêtres « ont fondé une mosquée du vendredi dans un autre hameau, celui de Donguel ». Aujourd'hui, dans un lieu maintenant inhabité, une pierre plantée dans le sol, d'une trentaine de centimètres de haut, matérialise la tombe du premier imam de Donguel, à environ un kilomètre de Companya. Un peu plus tard, les habitants de Donguel

ont trouvé que le lieu ne leur convenait pas en réalité, et ils ont déplacé le village. Ils sont venus ici à Miside, à un kilomètre du hameau de Donguel. Ils ont fait un rêve : ils ont vu un nuage tomber, et sont venus à l'endroit où il a touché le sol. C'est là qu'ils ont fondé la nouvelle mosquée de Companya. Ils ont déposé à cet endroit, à côté de la mosquée de Companya, quelques pierres. Jusqu'à présent ces pierres existent là-bas.

On voit ainsi comment, à la conservation par la tradition du souvenir de lieux importants de la mémoire villageoise, se superpose aujourd'hui la volonté de commémorer de manière plus visible ce passé. Sans doute s'agit-il encore d'une initiative personnelle. Mais cet exemple, rapproché de celui du cimetière des hommes illustres de Labé, et d'autres initiatives ponctuelles, atteste de la tendance actuelle en œuvre au Fouta-Djalon chez les « grandes » familles à se rassembler autour de la mémoire des grandes personnalités historico-religieuses du passé, dont les traces — essentiellement les tombes — sont matérialisées par des signes plus tangibles qu'autrefois, et procédant souvent de pratiques de constructions funéraires provenant de traditions extérieures.

On remarquera de plus que ce souci de se rattacher au passé ne s'accompagne pas, à l'inverse de ce qui se fait aujourd'hui en Europe, du souci de conserver dans sa matérialité le « monument » hérité du passé. Le sentiment d'un patrimoine spirituel à préserver ne s'accompagne pas du souci de garder tel quel le patrimoine bâti qui s'y attache.

Conclusion

On aura donc vu, au terme de cette enquête, comment la notion de *lieu de mémoire*, commode comme point de départ, doit être précisée et modifiée : d'abord dans le sens où, dans la société issue des valeurs du Fouta-Djalon ancien, l'histoire, même dans sa dimension « politique » et « officielle », se définit comme histoire de l'islam. Certes, d'aucuns objecteront à juste titre que d'autres motivations ont pu s'associer à celles de la religion, mais ce ne sont pas celles retenues dans la définition qui est donnée sur place de l'histoire.

Par ailleurs, les référents identitaires ne sont pas tous des lieux définis dans leur matérialité géographique : bien sûr, la mémoire d'un saint s'attache aux lieux où il a vécu. Un Coran ancien est, lui aussi, un obj

concret. Mais le livre peut être reproduit, et la mosquée où a prié le Saint peut être remplacée par un bâtiment neuf, situé il est vrai sur le même emplacement.

Enfin, l'évolution qui se dessine aujourd'hui pourrait aboutir à la construction de « monuments » matériels construits selon des techniques actuelles (et souvent venues de l'extérieur), et à la définition de pratiques commémoratives nouvelles dans leur formulation, mais qui restent le réceptacle de souvenirs et de représentations beaucoup plus anciens.

Le double mouvement actuel de retour aux signes du passé et d'adoption filtrée de pratiques commémoratives extérieures pourrait être rapproché d'une attitude plus générale au Fouta-Djalon, tout au moins au niveau des élites officielles : adhésion à la politique du nouveau gouvernement d'ouverture vers l'extérieur, mais simultanément (comme le gouvernement lui-même l'a encouragé) valorisation dans la conduite des affaires locales du rôle des Anciens et des notables islamiques.

Il resterait à savoir dans quelle mesure ce mouvement est l'objet d'une large adhésion, ou s'il n'est pas quelque peu « chahuté » par les attitudes présentes chez les jeunes, souvent peu respectueux des usages anciens — qu'ils soient influencés par les idéologies socialistes valorisées par l'*Ancien Régime* politique de Sékou Touré, ou par l'exemple des pratiques occidentales venues d'Europe ou d'Amérique.